

Marie-Flore Larbodière

Chimères à San Francisco



À Jean-Marc, mon fidèle soutien,

Beauté perfide, tu m'as eue...

Aucun regret car ça m'a plu.

Tes sortilèges m'accompagnent,

En silence l'envoûtement gagne

I

Des portières claquent, les moteurs s'emballent, des pneus crissent sur le gravier ; les noctambules s'évanouissent dans la nuit. La ville, enfiévrée de musique et d'éclats de voix avinées, s'assoupit pour quelques heures. Une clarté cotonneuse monte déjà de l'orient, voilée par des pans de brumes qui se dispersent en lambeaux. Un vent frais les pousse au large de la baie gainée de bleu. La mer repose.

Derrière les stores, une lumière matinale filtre, dessinant sur la moquette pistache des rayures lumineuses. Renversée en travers du lit, elle dort toute habillée, encore maquillée. Les épingles qui retiennent ses cheveux égratignent son crâne. Le corps parcouru de frémissements légers, elle émerge d'une torpeur nauséuse et tente de se rappeler.

Elle a bu, voyagé, parcouru les rues de cette ville. Que fait-elle à San-Francisco ? Tout s'emmêle.

Elle se redresse, tire sur sa jupe froissée et,

à tâtons, se dirige vers la fenêtre. Un goût aigre remonte dans sa gorge et, ses paupières en berne ne s'ouvrent qu'à demi. La migraine bat au creux de ses tempes.

Surtout ne pas penser, oublier, dormir... encore.

Elle remonte le store, entrouvre la fenêtre. Un souffle d'air frais caresse son visage plissé par la fatigue. Ses yeux se détournent du miroir étincelant bordant la baie. Après avoir tiré le rideau, elle rentre dans la salle de bain ; l'eau ruisselle, détend ses muscles et chasse les ombres de la nuit. Des myriades de gouttelettes giclent sur les parois de marbre blanc.

Immobile, les cheveux collés au buste, elle savoure le bien-être qui dénoue l'étau qui enserre sa tête.

Encore imprégnée de tiédeur, elle traverse la pièce, enfle des pantalons et un chemisier blancs, chausse des sandales puis sort, laissant la porte claquer derrière elle.

Malgré l'heure matinale, le hall de l'hôtel bruit déjà. Un groupe de touristes se précipite vers l'accueil, d'autres, dans la salle à manger, se pressent autour de présentoirs regorgeant d'aliments variées. Elle avale un café et sort.

Elle descend Lombard-Street. Le vent ébouriffe ses cheveux. De part et d'autre, des maisons à deux étages affichent des façades tricolores de style victorien ou édouardien. Une file de voitures gravit les lacets tortueux bordés de plates-bandes fleuries dont les coloris rivalisent avec le rouge brique de la chaussée. Plongée dans ses pensées elle bifurque

bientôt, se dirigeant vers le nord.

Une terrasse de café s'étale au soleil. Assise dans un large fauteuil, elle attend... Elle attend l'homme qu'elle a rencontré la veille.

A l'aéroport, il s'était proposé pour porter ses valises. Toute la journée, ils avaient sillonné la ville. Bien avant le crépuscule, attrapant un ferry sur le quai, ils avaient abordé l'île d'Alcatraz. La vue dégagée sur l'Océan ainsi que la promenade côtière l'avaient émerveillée. Des myriades d'oiseaux de mer s'envolaient à leur approche.

Elle était sensible au charme de cet homme disponible, peu enclin à se confier. Seules les beautés du paysage et les plaisirs de l'instant lui importaient. L'aventure paraissait se dérouler au présent, sans soucis, projets ou engagement. De retour à Fisherman's Wharf, ils goûtèrent des coquillages arrosés de vin blanc. La soirée chaude, rafraîchie par une brise venue du Pacifique, s'illuminait encore des rayons filtrant entre les échancrures de collines arides, teintées de flammèches incandescentes. Ils flânèrent quelques heures au long d'Océan-Beach, s'arrêtant parfois pour s'abreuver aux comptoirs de bistrots animés. La nuit tombée, la musique dévala les ruelles perpendiculaires au rivage.

Ils poursuivirent leur déambulation, s'acheminant vers Chinatown, quand soudain, il la quitta sans un mot.

Surprise par ce brusque départ, elle le rattrapa et lui demanda s'ils se reverraient demain. Il avait

acquiescé avec un sourire charmeur.

Après, c'est le noir absolu, elle a tout oublié...

Et maintenant, elle attend.

Plantés près d'un embarcadère, des touristes en quête d'îles ventées patientent. Elle songe.

... Pas un instant il n'avait manifesté le moindre désir, l'accompagnant pour le seul plaisir de partager ses impressions, dans le but narcissique de saisir un miroir complaisant reflétant ses pensées du moment.

Face à elle, le port se prolonge par les gigantesques doigts des digues qui fendent la surface plombée de la baie ; aveuglée par la lumière crue, elle se détourne, s'abrite sous un parasol et commande un Perrier-rondelle.

Avant-hier, elle se trouvait encore à Paris. Pour la troisième fois, Sophie la pressait de venir la rejoindre au plus vite en Californie...

La tête inclinée sur les coussins, elle sommeille. Le Perrier-rondelle tiédit dans son verre.

Les touristes, rassasiés, abandonnent la terrasse en quête des ombrages du Golden Gate Park ou de la fraîcheur ventée d'Océan-Beach. Une main se pose sur son épaule :

– Voulez-vous un autre Perrier. Glacé, celui-là ?

Elle s'étire, sourit, éblouie par la lumière. Déçue, elle regarde le garçon :

– Cela ira, j'aime les boissons chaudes.

– Attention aux nuages de San-Francisco, ils

rougissent la peau !

Elle vide son verre, lui fait un signe d'adieu et s'oriente vers le centre-ville.

Guidée par une main invisible jusqu'à la porte de Chinatown, elle erre dans les rues bordées de commerces chinois.

Son regard effleure les devantures où s'empilent des gamelles et assiettes émaillées, des sacs remplis de riz, de thé et de champignons desséchés.

Des amoncellements de sandales, de tuniques et de bonnets obstruent l'entrée des boutiques.

Quand elle rentre à l'hôtel, un message de Sophie l'attend à la réception : « Je ne peux arriver demain. Je vous rappelle plus tard ».

Doublement déçue de sa journée, elle se réfugie dans le salon où un pianiste joue des airs de La Vie Parisienne. Elle se love sur un canapé, ferme les yeux.

... Sous ses paupières embuées de vague à l'âme, l'image d'une jeune femme, moulée dans un fourreau noir, évolue parmi un groupe d'admirateurs. Son visage, encadré de boucles brunes, resplendit sous les projecteurs. Elle parle et rit. Tout son être rayonne en cercles concentriques, respirant la certitude et, aussi, un soupçon de cruauté. Suivie de sa cour, la peintre évolue d'un tableau à l'autre, à l'écoute des commentaires de ses admirateurs.

Les gouttes de pluie creusent des rigoles qui ruissellent le long de la vitrine de la galerie, formant un

rideau qui la dissimule aux regards indiscrets. Fascinée par l'aura de cette femme, Hélène colle le nez contre la vitre, détaille la silhouette piquetée de perles humides et frotte le carreau du revers de son gant pour mieux la voir. Craignant d'être remarquée, alors que la pièce se vide peu à peu, elle y pénètre, tourne nerveusement dans la salle et enfin s'immobilise face à une marine :

Une succession de vagues écument à l'assaut d'une plage blonde, des pins perchés sur la falaise tordent leurs bras dans la tourmente, le ciel plombé annonce l'orage. Au loin une silhouette courbée sous le vent court vers la mer, nimbée d'un tourbillon de sable.

Les derniers visiteurs franchissent la porte. La femme brune discute vivement avec un homme qu'Hélène croit reconnaître. Elle le croise souvent dans les couloirs de bureaux réservés à la presse. Hélène jette un coup d'œil à la liste des prix, pivote sur ses talons et s'approche de la femme :

– Ce tableau me plait beaucoup. Quand puis-je venir le chercher ?

– Vous arrivez le jour du vernissage. Revenez donc dans un mois. En attendant, je colle une pastille rouge sur le cadre... Un éclat de rire l'éblouit :

– Vous allez avoir tout le temps d'en rêver !

Elle marche sur le trottoir, il est vingt et une heures. L'image de la peintre l'obsède, éliminant toute autre préoccupation. Son imagination bat la campagne :

Comment pourrait-elle la revoir, quelle justification inventer ?

Par exemple y retourner sous prétexte de contempler la toile à la lumière du jour. Cette impatience risque de surprendre et même d'agacer.

Plutôt attendre la fermeture de la galerie, se cacher sous un porche et la suivre jusqu'à son domicile... Mais, à quoi rimerait ce jeu de cache-cache si elle ne trouve pas l'occasion de l'aborder ?

Il serait préférable de trouver son numéro de téléphone et de l'inviter, en tant que journaliste, à prendre un café, afin de mieux connaître son parcours et ses œuvres. Cette entrevue, pour raisons professionnelles, lui semble de bon augure.

Tranquillisée par son projet, elle s'assoupit.

Au fond de sa poche, des vibrations ; elle entrouvre les yeux, écoute le perturbateur qui la tire de son repos. Une voix féminine la prie de patienter, puis un déclic. Irritée, elle se retourne et se pelotonne contre l'accoudoir.

Dans le salon silencieux, les accords du piano se sont tus. Les images défilent à nouveau.

... Fin de soirée. Dissimulée sous un porche de la rue de Seine, Hélène patiente. Au loin, la silhouette emmitouflée approche. Ses talons claquent sur le trottoir, les plis d'un châle enveloppent sa poitrine, sa jupe évasée virevolte. D'un bonnet de laine s'échappent des boucles brune, la bise aigre rougit ses pommettes et le bout de son nez. Sophie passe devant elle sans la voir.

A bonne distance Hélène la suit, contourne

l'Institut puis traverse la passerelle des Arts, longeant le Louvre par la droite. Elle bifurque sur la place de Saint-Germain-de l'Auxerrois dont les cloches de l'église carillonnent sur son passage, égrenant ensuite huit coups qui se répercutent sur les façades. La forme sombre s'efface au coin de la rue Perrault. Essoufflée, elle y arrive, juste à temps pour voir disparaître, sous l'auvent d'une porte cochère, une bottine de cuir noir un instant suspendue dans l'air du soir.

Trois semaines plus tard, un message de Sophie s'affiche :

– Rendez-vous à La Rhumerie, jeudi à treize heures.

Décidément, elle se fait désirer... Enfin, Sophie pousse la porte, suivie des yeux par les consommateurs quand elle se faufile entre les tables. Les conversations s'arrêtent un instant, puis reprennent avec entrain.

Le sourire aux lèvres, guettant du coin de l'œil quelque signe de reconnaissance, elle s'installe aux côtés d'Hélène et rentre sans attendre dans le vif du sujet :

– Que me voulez-vous donc ?

Un peu troublée par cette introduction, Hélène réitère sa demande, insiste sur le souffle puissant que dégage sa peinture et tente de justifier son intrusion intempestive.

– J'écris des articles dans plusieurs revues et j'aimerais en rédiger un sur votre travail.

Sophie fait un geste au garçon qui circule parmi les tables.

– En ce moment, je ne touche pas terre, j'arrive du

Maroc et repars sous peu en Californie. A quatorze heures, je déjeune avec trois journalistes. Ensuite, je prendrai quelques jours de repos à San-Francisco ; ce serait l'occasion de nous y retrouver... Oh ! Mon Dieu, je ne vais pas avoir le temps de livrer mes fascicules rue de Seine. Le galeriste en a besoin dès aujourd'hui...

Déconcertée, Hélène se lève et la regarde :

– Ne vous inquiétez pas, la galerie se trouve sur mon trajet, je les déposerai en passant.

– Quel plaisir de vous avoir rencontrée !

Sophie s'éloigne puis, se retournant, lui envoie du bout des lèvres un baiser-papillon.

Le soir, Hélène découvre un message sur son portable.

La voix claire de Sophie questionne : « Pourquoi ne viendriez-vous pas passer deux jours de vos vacances dans ma maison de Frisco ? Nous aurions ainsi tout loisir de faire mieux connaissance et de réfléchir à votre projet d'écriture. ».

Elle reste perplexe, abasourdie par cet aplomb. Et pourtant une vague de tendresse la submerge, lui dévoilant ses sentiments : c'est évident, cette femme l'attire. L'agacement rivalise avec l'envie de donner suite à sa proposition. Au fond, rien ne l'attache à Paris dont le temps gris et froid engourdit ses pensées.

Son ordinateur pour communiquer avec la presse et un sac de vêtements suffiront amplement pour ce bref déplacement.

Furieuse de ce revirement imprévu, elle se sent

cependant fléchir. Savourant déjà le plaisir à venir. Sans tarder elle prévoit les retrouvailles, révisé sa copie, remanie certaines maladresses de son article. Elle imagine déjà le regard admiratif de Sophie posé sur elle...

Un retour brutal ici-bas la rappelle à l'ordre. Le salon éclairé se remplit. S'extirpant péniblement du canapé, elle sort par la porte-fenêtre. De la terrasse illuminée, couverte de tables dressées pour le dîner, un grand escalier en pierres descend jusqu'à la mer. Empruntant bientôt un sentier bordé d'arbustes odorants, elle croise en rebroussant chemin des couples étroitement enlacés. Des femmes aux robes décolletées froufrouantes au bras d'hommes élégants tout de blanc vêtus traversent maintenant la pelouse avant de regagner le perron et de choisir leur table. Sans s'attarder, Hélène gravit les marches quatre à quatre et regagne sa chambre.

Serrée dans un tee-shirt lamé et des pantalons de toile noire, elle retrouve les limites de son corps. Elle prend au vol un « cable-car » qui démarre en direction de Fort-Point, l'endroit où le Golden Gate Bridge s'envole pour atterrir sur la rive opposée. Elle loue un vélo et s'engage sur le long ruban doré qui vibre au passage des voitures. Des bourrasques de vent venu de la mer la déstabilisent. A mi-parcours, le pont tangue fortement et un léger mal au cœur l'arrête près de la rambarde. Levant la tête vers les

nuages faiblement éclairés par le couchant, elle se retourne, faisant face au halo des lumières de la ville. Enfourchant à nouveau son vélo, elle atteint la terre ferme. Des « house-boats » s'alignent au ras du rivage flanqués de terrasses de bois. Avant de quitter l'hôtel, Hélène avait parcouru un prospectus qui décrivait ainsi l'endroit : « Une marine fréquentée par de riches bourgeois-bohèmes de la Silicon valley, un endroit typique où l'on vous prépare de délicieux poissons ». Elle choisit une table basse, dressée à l'aplomb du clapotis des vagues. Son téléphone vrombît. Une voix d'homme enjouée lui rappelle :

– Nous avons voyagé et passé un bon moment ensemble. Je vous invite à dîner.

– Je ne connais même pas votre nom ! Je suis à Sausalito, déjà attablée à la terrasse du troisième restaurant.

– J'arrive dans un quart d'heure, ne commencez pas sans moi.

Un afflux de sang lui monte au visage, son cœur bat plus fort. Elle l'avait complètement oublié ! Son humeur maussade s'estompe à l'idée de passer la soirée en sa compagnie. Elle ne sait rien de lui... Peu importe.

Elle a tant besoin d'une présence. L'appel de Sophie a ranimé une lointaine tristesse. Depuis, Hélène rumine, tourne et vire, solitaire dans la ville.

Elle commande un verre de vin rouge et croque des pistaches ; elle meurt de faim.

... Avant son départ en Californie, sans la

moindre hésitation, Hélène avait donc chamboulé son emploi du temps, reporté ses rendez-vous afin de calmer l'inquiétude de Sophie qui se débattait, à quatre mille lieues de là, pour trouver un remplaçant compétant à son galeriste de Paris, alité.

Sans hésiter, Hélène avait assuré la permanence parisienne durant une semaine, passé deux journées à remballer les toiles et à les entreposer, trouvant encore le temps de rédiger plusieurs papiers sur la Biennale de Paris...

Que se passe-t-il donc ? Cette femme bouleverse son existence, guide ses pas, l'encombre de son absence. Elle respire longuement, les yeux mi-clos.

Assis de l'autre côté de la table, il l'observe. Un sourire malicieux étire le coin de ses lèvres.

Elle sursaute :

– Vous m'avez fait peur !

Vêtu de blanc, les cheveux noirs tirés en arrière dégagent un visage anguleux. Un long moment, ils restent silencieux.

Les yeux d'Hélène clignent sous son regard inquisiteur. Pour se donner une contenance, elle fouille fébrilement dans son sac à la recherche de son portable.

Il claque des doigts :

– La même chose, je vous prie. Il lui sourit :

Aidé d'un ami, j'ouvre une galerie d'art dans le quartier de La Marina. Nous sommes en travaux de restauration. Les odeurs de peinture me montent à la tête. Quel bonheur de respirer l'air de la mer.

Elle hésite une seconde :

– Comment m’avez-vous retrouvée ?

Encore ce sourire enjôleur. Il désigne le portable :

– Ces outils si personnels révèlent tous leurs secrets en l’absence de leurs maîtres. Hier, vous l’aviez laissé ouvert. J’ai simplement composé mon numéro. En détective dévoué, mon portable a retenu le vôtre. En souriant, il ajoute : pardonneriez-vous son indiscretion ?

– Il aurait pu me le demander !

Il reste songeur :

– A l’époque, je n’étais pas sûr d’avoir l’occasion de vous revoir.

Le garçon apporte un plateau de fruits de mer, des toasts et une bouteille de vin californien. Stéphane sourit :

– Avant d’arriver, j’ai commandé ce plateau. J’espère que cela vous plaira ?

Puis, il parle de son amour pour cette ville, de ses quartiers animés, de la douceur du climat, de sa baie ensorcelante mais, par-dessus tout, la mer, la fascination de la mer... Elle l’écoute. Le bruit des voix reflue, les nappes des tables désertées volent sous la brise. Seul le clapot contre les pilotis résonne tout près.

– Je vous raccompagne ?

Un instant elle hésite :

– Je rentre à vélo.

– Passez donc demain à la galerie. Elle se trouve à l’angle de Bay Street et de Van-Ness-Avenue. Je vous y attendrai en fin d’après-midi.

Elle hoche la tête tout en lui serrant la main. Il la suit du regard quand elle s'enfonce dans la nuit.

Elle franchit le seuil de l'hôtel, le veilleur de nuit lui remet une enveloppe. Arrivée dans sa chambre, elle la décachette :

– « Impossible de vous joindre ! Je suis passée à votre hôtel à dix-huit heures. Je dois prendre l'avion pour Los Angeles où l'on m'attend. Je regrette de vous avoir manquée. Sophie. »

Perdue dans le vague, Hélène réfléchit : Que signifie cet aller-retour ? Ce que veut lui confier Sophie nécessitait-il un tel voyage ? Pourquoi tant de mystères ?

Excédée par ce contretemps, elle laisse tomber ses vêtements, éteint les lumières et se faufile entre les draps.